

Théologie et cybernétique : relire Gregory Bateson à l'heure de l'islam politique

Commentaire à propos de l'article : « But conscient ou nature », tiré du recueil d'articles *Vers une écologie de l'esprit*, publié en 1972 (1977 et 1980 pour la traduction française), pp. 217-232.

Né en 1904, Gregory Bateson est mort en 1980, soit presque en même temps que la Révolution Iranienne - l'entrée fracassante de l'islam politique sur la scène internationale. Il faut donc replacer toute son œuvre dans une « préhistoire », qui correspond dans la pensée scientifique à l'épanouissement du paradigme écologique : une prise de conscience des méfaits de la modernité s'opérant via une réflexion sur la *Nature* (et non sur l'altérité islamique), via un sentiment de culpabilité quant à sa destruction par l'homme. Si les racines de ce mouvement intellectuel sont anciennes (réaction romantique aux Lumières européennes), on peut placer son aboutissement scientifique – en suivant Gregory Bateson - à la fin des années 1940, dans la découverte d'une épistémologie alternative, la « cybernétique », et toutes les théories systémiques formelles qui se multiplient depuis dans toutes les branches du savoir. Pour autant, ces avancées intellectuelles cloisonnées n'ont résolu en rien la crise écologique. Bateson est l'un des rares auteurs qui avait conscience de ce paradoxe tragique, et c'est la raison pour laquelle il nous parle ici de religion. Cette réflexion sur le religieux s'affirme encore dans ses deux derniers ouvrages, publiés après ce recueil d'article.¹ Mais tout cela, encore une fois, se situe en amont de la révolution iranienne.

L'article « *But conscient ou nature* » est le texte d'une conférence donnée en 1967, lors d'un colloque à Londres sur « les Dialectiques de la Libération ». L'heure est aux guerres de libération nationale : Bateson ouvre son texte par une allusion assez cavalière à la figure de Paul, brossé en un vulgaire militant anti-impérialiste de campus universitaire :

« Mais, en raisonnant ainsi, on oublie qu'évidemment l'ambition de saint Paul, ainsi que celle des opprimés, a toujours été de passer du côté des impérialistes, d'accéder eux-mêmes à la classe moyenne impérialiste, et que l'on peut se demander si augmenter le nombre des membres de cette civilisation que nous sommes, ici, en train de critiquer, apportera vraiment une solution positive au problème. » (p. 217)

Dans ce moment historique des années 1960-1970, la démarche de Bateson est une mise à distance du lexique marxiste (pro- et anti-impérialiste) au profit d'une prise de conscience écologique. En termes religieux, cette démarche se traduit par une mise à distance de Paul et des « *hérésies protestantes (...)* dont le goût des nuances s'arrêtait au premier chapitre de la Genèse » (p. 219), mais aussi une revalorisation des sagesse systémiques de l'Ancien Testament.

Ces références bibliques viennent assez tard dans le texte, car les dix premières pages sont une introduction à l'histoire des théories biologiques, de Lamarck aux systèmes cybernétiques (à rapprocher des réflexions de Jacques Ellul, qui vous sont peut-être plus familières) : systèmes biologiques, sociaux, psychologie individuelle...

¹ Les deux tomes de *Vers une écologie de l'esprit*, correspondent au « corpus canonique » de Bateson, l'ensemble des articles ayant une utilité pour telle ou telle discipline des sciences du comportement. Viennent ensuite ces deux ouvrages : Gregory Bateson, *La nature et la pensée* (Paris: Seuil 1984, 1979) et G. Bateson et M.C. Bateson, *La peur des anges. Vers une épistémologie du sacré* (Paris: Seuil, 1987). Un autre recueil d'articles, publié à titre posthume en 1991 (1996 en français), laisse une place plus importante aux grandes reconstructions intellectuelles de la décennies 1970 : Gregory Bateson, *Une Unité sacrée: quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*, (Seuil, 1996).

Puis vient cette interprétation systémique de Dieu :

« Le manque de sagesse systémique est, en effet, toujours puni. Nous pouvons dire que les systèmes biologiques - l'individu, la culture, l'écologie - sont en partie le soutien vivant des cellules et des organismes qui les composent. Mais les systèmes n'en punissent pas moins toute espèce qui manque assez de sagesse pour se brouiller avec son écologie. Appelez ces forces systémiques Dieu, si ça vous plaît. » (p. 227)

Immédiatement après, Bateson nous raconte l'histoire de « deux anthropoïdes » - Adam et Eve - qui, à force de se laisser guider par la recherche de leurs buts conscients, ont fini par chasser Dieu du Jardin. Il poursuit sur deux pages cette interprétation systémique de la religion monothéiste, avant d'expliquer sa démarche :

« Une parabole, bien entendu, ce n'est pas des données vigoureuses sur le comportement humain. C'est simplement un dispositif d'explications. J'y ai cependant introduit un phénomène qui semble presque universel, chaque fois que l'homme commet l'erreur de penser en fonction des buts, et mésestime la nature systémique du monde dans lequel il vit. Les psychologues appellent ce phénomène « projection ». Après tout, l'homme a agi selon ce qu'il croyait être le « bon sens », et le voilà aujourd'hui dans le pétrin. Il ne voit pas exactement où chercher l'origine de ses déboires, et il se sent lui-même plus ou moins victime d'une injustice. Il ne se considère toujours pas comme faisant partie d'un système qui ne tourne pas rond, et il s'obstine à accuser le reste du système, ou bien à se blâmer lui-même. Dans ma parabole, Adam associe deux sortes d'absurdités : la notion de « J'ai péché » et celle du « Dieu vengeur ». (p. 228-229)

Puis Bateson passe à l'examen d'exemples contemporains (la guerre du Vietnam), la critique des hommes politiques (qui « allient la sagesse du pigeon à l'innocence du serpent » - citation de Samuel Butler) et enfin, de ce qui pourrait constituer le remède à cette « maladie du but conscient » : les rêves et l'art créatif - mais pas le LSD... - l'humilité intellectuelle, et « j'y ajouterais même les aspects les plus élevés de la religion ».

En somme, Bateson s'imagine encore que le remède viendra de notre activité intellectuelle, à nous Occidentaux. C'est ce qui me semble caractéristique de cette époque des années 1960-1970 : Bateson n'anticipait pas du tout l'évolution du monde après la fin de la Guerre Froide. Rétrospectivement, son commentaire sur Goebbels (pp. 230-231) a quelque chose d'ironique et d'étrangement prémonitoire, quand on sait la manière dont les islamistes « grillent » aujourd'hui les systèmes de surveillance occidentaux - comme en témoignent en France l'affaire Merah, ou pour les États-Unis l'affaire Humâm al-Balawî².

2 Le parallèle entre ces deux affaires est dressé implicitement par le juge d'instruction Marc Trévidic, dans son livre publié en 2013 au lendemain de l'affaire Merah : *Terroristes. Les 7 piliers de la déraison*. En France, il n'existe pas à ma connaissance d'interprétation systémique de l'affaire Merah. Les universitaires s'en tiennent à des discours généraux sur la « génération Merah » et les causes supposées de la « radicalisation ». Ils se gardent bien de démêler les ambiguïtés de cette affaire, laissant cela à l'Inspection Générale de la Police Nationale (IGPN), aux avocats des familles de victimes et à la « complosphère » d'internet, qui le font chacun à partir de leurs œillères, de leurs préoccupations et des *buts conscients* qui leur sont propres. Mais à vrai dire, cette tiédeur des milieux universitaires et des « intellectuels musulmans » s'explique sans difficulté : démêler l'épistémologie des services de renseignements conduirait à exposer trop directement les travers structurels des sciences sociales de l'islam.

Mais plus profondément, dans l'histoire des idées européennes que Bateson nous propose - entre Rome et la Grèce, le judaïsme, le protestantisme et le catholicisme - l'islam n'existe simplement pas. En témoigne le constat qui ouvre l'article :

« Notre civilisation actuelle (...) s'enracine pour l'essentiel dans trois civilisations anciennes : celle des Romains, celle des Hébreux et celle des Grecs. » (p. 217)

Où est l'islam? Et pourquoi ne pas fondre la grecque et la romaine en une seule civilisation gréco-romaine? C'est que Bateson a besoin d'un troisième terme pour penser la résolution du paradoxe, et ce troisième terme sera la culture grecque, originelle, immaculée :

« Je ne me soucierai guère de prendre parti pour ou contre les Romains ou les Palestiniens, les larrons d'en haut ou les larrons d'en bas. Ce qui m'intéresse, c'est de prendre en considération la dynamique de l'ensemble de cette pathologie traditionnelle dans laquelle nous sommes pris, et où nous resterons certainement tant que nous continuerons à nous battre dans le cadre de ce vieux conflit. Nous ne faisons que tourner en rond, encore et encore, autour de ces prémisses anciennes. Fort heureusement, notre civilisation a une troisième racine : la civilisation grecque. Certes, la Grèce elle-même est tombée dans les mêmes erreurs, mais elle a toujours gardé une pensée lucide et sereine tout à fait étonnante, qui assure encore sa supériorité sur les deux autres. » (p. 218)

Ainsi, Bateson nous explique tout au long du texte que Saint Paul a fondé un système pathologique, le « système romano-palestinien » - autrement dit qu'il était un bien mauvais « prophète », un apôtre usurpant la parole de Jésus... Et il ne lui vient pas à l'idée un seul instant de parler d'islam. Comme si l'islam ne se positionnait pas explicitement entre juifs et chrétiens, la Révélation coranique se déployant largement *en réaction* à ce complexe systémique « romano-palestinien ».

Conclusion

L'occultation de l'islam est un trait constant de la culture classique européenne, telle qu'elle survit encore chez ce grand scientifique du vingtième siècle. Dans l'histoire de la pensée européenne, très logiquement, l'islam s'est toujours exprimé par ventriloquie, à travers l'invocation du génie grec. Et le défi de notre époque est probablement de sortir de cette *projection*, dont nous voyons quotidiennement les effets pervers sur la scène intellectuelle. En effet, au-delà de la caricature batesonienne, c'est bel et bien *l'ambivalence* où se situe Paul qui constitue l'héritage positif du christianisme, qui se réalisera ensuite dans un rapport mesuré à Aristote, trait commun à toutes les théologies monothéistes médiévales. Or c'est précisément à cette *position épistémique privilégiée* que les musulmans sont interdits d'accès, chaque fois qu'on fait l'inquisition de leur degré d'allégeance à la sagesse philosophique - chaque fois qu'on exige d'eux qu'ils se positionnent *a priori* dans une querelle du IX^{ième} siècle dont ils ignorent à peu près tout, *pour* al-Khawarizmi et *contre* Ahmed Ibn Hanbal - sans expression possible de la moindre nuance et de la moindre complexité.